

On s'en souviendra

Jean-Marc Limoges

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

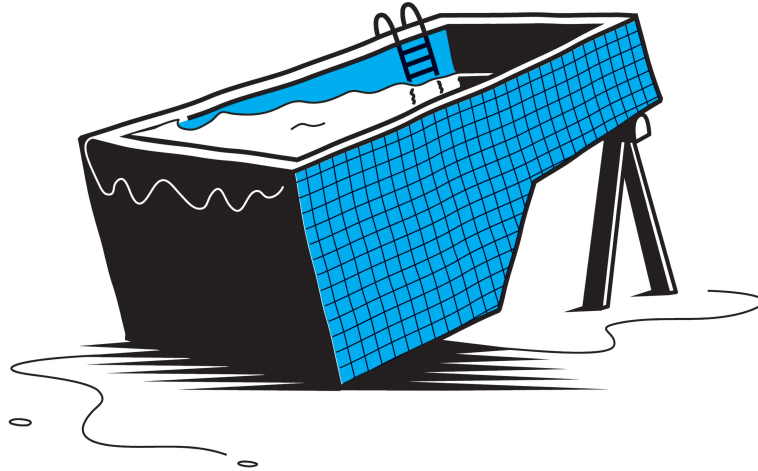
0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Limoges, J.-M. (2019). Compte rendu de [On s'en souviendra]. *Liberté*, (325), 85–86.



On s'en souviendra

Jean-Marc Limoges

En fouinant dans les archives de l'ONF – dont on vient de dépendre « l'homme qui voit » (« qui voyait »?) – et en disposant des images à sa guise, Luc Bourdon nous invite à fouiller dans notre mémoire – des lieux et des films – pour mesurer le chemin parcouru. Les perles qu'il dégote et qu'il enfle ne font pas que rappeler le Montréal des années 1950 et 1960, mais nous révèlent quelque chose *de plus*. En faisant résonner le travail des artisans de notre passé avec nos problèmes actuels, il laisse entendre qu'ils et elles n'ont pas seulement été les archivistes de leur présent, mais aussi les prophètes du nôtre. Ainsi, nul besoin de voix hors champ, car le commentaire se trouve, non dans les images (on se complairait dans la contemplation nostalgique), mais dans leur raccord (qui transforme le tout en virulent propos politique).

Il ne faut pas prendre à la légère les images par lesquelles le film s'ouvre : une usine crache des nuages obscurcissant le ciel de la métropole au milieu desquels apparaît la sculpture d'un ange (dont le titre dit qu'il est garant de la mémoire). Si ces images – symboles de l'ère dont nous payons le prix – valorisaient les industries qu'on se donnait, elles prennent dans le film de Bourdon une couleur moins chatoyante, assombries par l'air de *Jericho*, dont les murailles s'effondrèrent, la population périt et la réputation souffrit. Et comment ne pas sentir l'apocalypse annoncée quand on enchaîne avec un Vieux-Montréal en Technicolor dont un raccord dans l'axe – nous permettant de prendre du recul – laisse apercevoir un immeuble sur lequel s'affiche « La sauvegarde » d'une compagnie d'assurance? Qu'est-il advenu de notre patrimoine? Voilà la question qui est mise sur les rails et dans laquelle s'ancrera le film, ce que permettent de confirmer les trains qui annoncent les bateaux, dont l'équipage qui en débarque se fait

Luc Bourdon
La mémoire des anges
Canada, 2008, 80 min.

demander (premières et rares paroles du film) : « Vous allez faire du tourisme? »

La réplique n'est pas anodine. C'est maintenant un *lieu commun* : Montréal appartient aux touristes. Si on a pris soin, à l'époque, de filmer le fleuve Saint-Laurent et la rue du même nom pour établir que Montréal était une ville portuaire et non mortuaire, le raccord du port grouillant de débardeurs au port en carton-pâte dans lequel Gisèle Lafèche chantonne sa mélodie nous convainc que cette capitale n'est plus qu'un numéro. Et l'on comptera les lieux qui furent, à leur époque, organiquement formés, et qui ont été, à la nôtre, impunément dégauchis (ou sur le point de l'être) pour les affranchir de toutes anfractuosités sur lesquelles les touristes pourraient trébucher. Montréal est une ville de spectacles, pour preuve ces gens qui, pendouillant à leurs fenêtres, épient les constructeurs détruire et les bâtisseurs démolir.

Les maraîchers de la place Jacques-Cartier ont été effacés par des caricaturistes qui savent tirer le portrait. Les pauvres du « Faubourg à m'lasse » ont été expropriés pour ériger la tour de Radio-Canada maintenant vidée de sa substance. Les automatistes ont vu L'Échouerie se transformer en Diperie [*sic*] où l'on trempe son cornet à défaut de son pinceau. Même les ardents néons qui définissaient la rue Sainte-Catherine, et dont Archambault vient de dépendre le dernier, n'éclairent plus rien. On dépend beaucoup, à Montréal, et surtout d'obscurs promoteurs qui changent le décor à leur guise, le prévenant ainsi de s'enraciner et de devenir naturel. On entretient nos lieux : s'ils se font vieux, mieux vaut les raser. Et la liste – comme les faces – s'allonge. On n'en finit plus de constater les dégâts et de recenser les disparitions. « Si tu venais dans ma maison... », se lamente Monique Mercure qui peine à ranger la sienne. Mon-

tréal est une demeure dans laquelle on se lève un matin et apprend que des ouvriers sont entrés sans permission pour tout foutre en l'air.

Tout remettre en place avant que la visite n'arrive. Voilà la paradoxale corvée à laquelle les gens d'affaires s'affairent. Si l'on s'émeut de voir Armand Vaillancourt sculpter son arbre de la rue Durocher (dont le but était « d'apporter un peu de vie à la ville »), il revient à l'esprit que cette œuvre est séquestrée dans la prison du Musée national des beaux-arts du Québec. Si l'on se réjouit d'entendre Oscar Peterson pianoter un boogie-woogie endiablé dans un bar enfumé, on doit admettre que le jazz est affaire de festival qu'on goûte au grand air enserrés entre des immeubles flambant neufs. Le zoo du parc La Fontaine (lui aussi envolé), dans lequel on pouvait admirer des otaries en otage, se présente comme l'allégorie de cette ville où nous sommes devenus les bêtes à qui l'on vient lancer des pinottes. Déjà, on scrutait l'âne et le bœuf, dans un zoo l'été, dans une crèche l'hiver, car même la froide saison, dont les violences se font sentir, se spectacularise dans les vitrines des centres commerciaux. Et le sommet de l'autospectacularisation est atteint dans cette salle où l'on regarde des spectateurs regarder un film... sur Montréal.

Car c'est en film que se voit cette ville qui ne vit plus. Et c'est en comptant, sur cet écran de fumée, les trains, les bateaux, les avions, les autobus et les voitures, qu'on reconnaît que ce n'est plus que de cette façon que Montréal nous transporte. Écoutons le maire Drapeau se targuer de résoudre, en matière de circulation, les problèmes d'aujourd'hui et de demain (aujourd'hui) et voyons les images de l'échangeur Turcot (aussi en train de s'écrouler) pour saisir l'ironie que nos entonnoirs et nos cônes injectent dans ce discours. Rues, routes, places, immeubles, maisons, quartiers ont bel et bien fait leur révolution. Accélération le processus, certaines éminences donnent même l'ordre – pressées d'en mettre – d'abattre les cinémas ou les églises qui, avant d'être lieux de culte ou de culture, sont d'abord des lieux (voués à devenir) historiques. Seule la tour Ville-Marie, dont on peut suivre, impuissants, l'érection et dont on n'envisage pas le jour où on la fera débander, s'entête à faire de l'ombre. Faut-il s'étonner que ce soit ce symbole de notre colonisation, comme le disait Hubert Aquin naguère en ces pages, qui nous rattache encore au passé?

Le « ding dang dong » d'une église qui annonçait la fin de la composition jouée par John Newmark, et dont on se demande si le « dormez-vous? » ne nous est pas adressé, est suivi par Dodo qui fredonne *Les trottoirs* en omettant de dire que « les gens pressés n'ont pas de mémoire ». Et Trenet, après avoir chantonné que « le soleil a rendez-vous avec la lune », évitera aussi de dire que « des savants [...] annonçaient un jour *la fin du monde* ». Or, ce n'est pas en sacrant à terre ces lieux censés nous rapprocher du ciel qu'on se débarrassera de tous les « frères Jacques » de ce bas-monde. Et d'ailleurs, comment ne pas frémir devant ces images de garçons gigotant, en pleurs, dans de glauques dortoirs, quand on pense aux scandales que l'on sait? Comment ne pas frissonner quand on les raccorde sur des louve-

teaux sommés de marcher droit en regardant de côté, comme si on les forçait à détourner la tête des horreurs qu'on leur a fait subir? Comment ne pas trembler devant ce travelling captant une horde de soutanes que l'on enchaînera à un travelling de tombes disposées comme les lits du dortoir? Est-ce là que les enfances violées reposent? Dire que le crucifix, qui ne demande, dans le film, qu'à descendre du mur où on l'a cloué, a, quant à lui, pris tant de temps à être dépendu. Et quand, après ce segment évoquant les frères supérieurs qui ont laissé venir les petits enfants, il nous est donné de lire sur une devanture « La semence supérieure », on se réjouit de voir le propriétaire du magasin, pour une fois à propos, passer le balai. Quand on maltraite, malmène et meurtrit, il ne reste plus que des plaies à contempler.

La conclusion se tire aisément. Plus grand-chose ne reste de ce passé sinon que des cicatrices. Personne ne semble voir l'urgence de conserver le patrimoine d'une ville que l'on égratigne à l'envi, d'une ville de moins en moins historique que l'on s'ingénie de jour en jour à rénover. Pourtant, les trompettes sonnent! L'alarme retentit! La cité tremble! La ville brûle! Et les pompiers tâchent d'éteindre les feux. Et pendant que tout fume, la *Symphonie de psaumes* de Stravinsky peine à prendre forme. Derrière les corps que l'on transporte se dresse une enseigne, comme un (autre) message : « Le compte » (à rebours?). Et les images de l'Université de Montréal et de la croix du mont Royal, captées à vol d'oiseau, raccordées à la mort d'un sapeur, nous invitent à penser que c'est en crevant, seulement, que nos âmes peuvent s'élever. Cette destruction du patrimoine – annoncée dès les premières images – culmine devant ces immeubles qu'on abat et dont on raccorde la poussière de leur chute à la fumée de la pipe d'un vieux borgne, roi au pays des aveugles.

Pourquoi finir sur l'image – sans son – d'un homme gagnant, par la porte cochère, la rue baignée de soleil? N'est-ce pas parce que, du fond de cette sombre cour intérieure depuis laquelle nous le regardons partir, nous sommes en train de voir l'équivoque lumière au bout du tunnel? Et faut-il entendre dans les paroles qu'éraïlle Willie Lamothe pendant que défile le générique – « Et si parfois j'ai de la peine, tu resteras mon seul amour » – une déclaration lancée à la ville en cendres? La coupe – brutale! – par laquelle on la stoppe laisse toutefois penser que tout espoir est perdu. La voix s'est tue, les murs sont tombés, les murmures s'élèvent. Que marmonne-t-on dans notre dos pendant que passent les titres? Sont-ce les touristes qui se disent qu'à force de saccager tous ces bâtiments patrimoniaux pour leur faire de la place, ils n'auront plus rien à voir? Ou peut-être se réjouissent-ils de constater qu'à force de tout détruire, ce sera la rareté qui fera le charme de cette ville? Quand on regarde ces images qui nous rappellent le saccage opéré par des gens sans scrupules, il ne nous reste plus qu'à dire aux anges, les poings serrés, que, nous aussi, on s'en souviendra. L

Le film peut être visionné gratuitement en ligne sur le site de l'ONE.